

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre de WERRA

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 90-94

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Pourquoi donc faut-il que Carnaval ne dure que quatre jours alors que le Carême en compte quarante ? C'est un peu l'image de notre vie d'étudiants : neuf mois de classe, trois mois de vacances ; quarante minutes de récréation, cent vingt d'étude ; sept heures de sommeil, dix-sept de travail... S'il est vrai que le collège est la plus belle période de l'existence, « qu'est-ce qu'on va prendre » !

Mais laissons le futur aux pessimistes et retournons, chers lecteurs, quelques semaines en arrière. Nous sommes le vendredi 10 février, à une heure de l'après-midi. Pénétrons ensemble dans un vieux corridor abbatial, côté Frère Georges. (Que mes lectrices, si j'ai l'honneur d'en avoir, se gardent bien de franchir la clôture, même en pensée !) Prenons la peine d'attendre un instant dans l'encoignure d'une porte : nous pourrions assister au spectacle que voici. A une heure cinq, le vénérable Chapitre, au grand complet, sort, digne et solennel, de la Basilique par la porte de la sacristie. (Pour qui connaît la topographie des lieux, les us et coutumes de la maison, la chose s'explique aisément). Dans un silence religieux, il avance, empreint de grandeur, de pompe et de majesté, sous les voûtes séculaires de son antique corridor. Et voilà qu'au même instant, un petit capucin sans barbe, l'air gêné et ridicule, empêtré dans une bure trois fois trop grande, le visage cocassement enfoui dans un immense capuchon, apparaît hésitant et trébuchant au sommet du grand escalier. Il le descend avec une grâce d'éléphant et une allure assez carnavalesque. Le vénérable Chapitre, frappé de stupeur, interrompt sa marche processionnelle. Pendant quelques secondes, on n'entend plus que la respiration haletante du petit capucin qui, tremblant, de plus en plus embarrassé, ne sait pas quelle contenance prendre. L'atmosphère est lourde et menaçante ; que va-t-il se passer ? Tout simplement ceci : le chanoine Gross qui, par ses idées politiques, tient l'extrême gauche de l'extrême droite, part soudain d'un immense éclat de rire aussi sonore qu'inattendu. C'est le signal d'une hilarité générale. Tous ses confrères l'imitent, se tordent, se plient en deux. Le Chapitre se débande ; une immense clameur ébranle les murs. C'est à celui de ces révérends qui rira le plus fort. Devant cette tonitruante gaîté, le petit capucin se redresse, prend un air aussi dégagé que possible, et fier, le chef haut, l'allure sublime, il passe, drapé dans sa bure et dans sa dignité, au milieu des chanoines, dont le rire crescendo est à présent aussi fort que les roulements de tambour de la promenade aux rai-sins. Le moineon pousse l'audace jusqu'à les saluer avec une certaine condescendance majestueuse. Il triomphe. Hélas ! Monsieur le Recteur s'est détaché du groupe... Si mes lectrices ont obéi à la consigne et qu'elles attendent devant la porte, elles auront la joie de voir celle-ci s'ouvrir, l'honneur d'en voir sortir un pied (celui de Monsieur le Recteur) et le plaisir d'apercevoir

au bout de ce pied... le petit capucin, qui, sa bure sur le bras, n'est plus qu'un pauvre petit collégien, rouge et déconfit. Est-il besoin d'ajouter que le héros de mon histoire s'appelle Serge de Quay ? et que le metteur en scène du « Héros de la Paix » avait commis l'imprudence de lui faire « porter » la bure de Nicolas jusqu'au théâtre...

Cette scène du plus haut comique semblait être l'avant-goût d'un carnaval « à tout casser », quand Monsieur le Recteur réfréna notre enthousiasme, en lançant sa bulle foudroyante et célèbre : « *Veto discipulos saltare.* » Cette circulaire interdisait danse, cafés, cinémas, etc.. Un grave problème se posa donc : que faire pendant carnaval ? Tout le monde chercha, réfléchit et trouva finalement une solution. Je vous cite à titre documentaire quelques-unes des meilleures trouvailles.

Le professeur Gigon, par exemple, résolut la question en artiste et en savant. Il passa ses vacances à faire d'importantes recherches sur la généalogie (ascendante et descendante) de Byron. Le chanoine Revaz (tout le monde n'a pas une chaire au Conservatoire et dix ans presque complets de T. S. F.) voulut, dit-on, à l'intention de la postérité, se faire peindre de pied en cap, coiffé d'une imposante perruque et armé d'un gros cigare à la Churchill.

Je n'ose trop approfondir du tigre, ni de Studer (cher collègue) ni des autres puissances... Je doute seulement que Luky « désenchantât » (ou al — on m'a communiqué la nouvelle par écrit, je ne sais s'il faut lire t ou l). Dallèves publia une brochure traitant des cinquante-deux méthodes actuelles de ski. Sa théorie représente les tout derniers perfectionnements de la technique moderne. Tous les jeudis, au-dessus de Vérossaz, l'illustre auteur en donne gratuitement une démonstration pratique.

Mais ceci m'amène à vous parler du grand événement de la saison : le concours de ski du collège. Reprenant une tradition interrompue pendant plusieurs années l'I. P. (j'allais dire l'A. S. C. A. Ce siècle ayant la marotte ridicule de tout désigner par des initiales, il est permis de s'embrouiller), l'I. P. donc organisa un grand concours de ski, comprenant un slalom géant, une course de fond et un classement combiné. Elle (I. P. est féminin) demandait aux participants la modeste inscription d'un franc.

J'ai interviewé, pour vous donner, chers lecteurs, une idée plus exacte de cette compétition, un skieur qui courait là pour la première fois de sa vie. Il tient absolument à garder l'anonymat. Je lui cède la parole :

« La seule perspective de prendre part à un combiné presque nordique m'avait ôté le sommeil pendant plusieurs nuits. Je ne tenais plus de joie. Le jeudi 2 mars, sur le plateau de Vérossaz, une quarantaine de collégiens, tous aussi fiers qu'Artaban, écoutent les dernières recommandations d'un des chefs de la course : Gratien Volluz, dont la superbe et la morgue dépassent encore celles de son auditoire. L'orateur, sa fière

allocation terminée, nous distribuée à chacun un dossier rouge au gros numéro blanc. On donne le signal de la montée. N'ayant pas de peaux de phoques, je charge mes skis sur mes épaules et je pars bravement. Je n'avais pas fait trois pas que de toutes parts je suis apostrophé, injurié, traité de crétin, de lâcheur, etc.. Je reste un instant ahuri, sans bien comprendre, quand heureusement un concurrent me renseigne en termes fort civils : « Bougre d'âne, me crie-t-il, tu fais des trous sur la piste, mets tes skis. » On ne pouvait être plus aimable. Je mets mes skis. J'arrive enfin au lieu dit « Premier Chalet », point de départ du slalom géant. A deux heures et demie, la course commence. Chaque minute, un coureur part. Mon tour est là. May, le chronométrateur, annonce d'une voix solennelle qui donne le frisson : « Attention... préparez-vous... par...tez ! » Je pars... patatras. J'ai fauché la première porte. On m'apostrophe, je repars. Je descends assez bien trois cents mètres, quand, soudain, au passage d'une porte verglacée, je me retrouve nez à nez avec Adolphe, un grand Haut-Valaisan, parti bien après moi. Un violent télescopage s'ensuit et le grand Valaisan me suit jusqu'au fond d'un ravin. Je l'aide doucement à se relever. « Du bist verückt, me crie-t-il, zans toi chaurais gagner le course. » Je ne comprends pas bien l'allemand, mais j'ai l'impression que cela doit être assez gracieux. Bref, cet incident m'ayant coupé les jambes, je passe les autres portes sur le ventre et le poteau d'arrivée dans la même position.

C'est un véritable bonhomme de neige qui, haletant, n'en pouvant plus, se dirige vers un café, quand une voix crie que tous les coureurs inscrits pour le fond doivent se préparer immédiatement. Je risque une timide objection : la fatigue, la soif. « Tu es inscrit, bourrique, crie la voix, rien à faire ! » Je crève de froid pendant vingt minutes, je pars enfin. La piste n'en finissait plus. Après un effort surhumain, j'arrive au but avec un seul bâton. Épuisé, mais content d'en avoir fini, je m'étale par terre. On me remet brutalement sur mes pieds. — « Avance, triple idiot ; il faut faire deux fois le tour. » Je suis sorti dernier. J'ai gagné une boîte d'allumettes. Tous ceux qui n'étaient pas premiers ont prétendu que c'était ma faute, que je me trouvais sur leur passage. Le tout pour un franc... Vivent les combinés nordiques ! » Que mes lecteurs ne se frappent pas outre mesure à la lecture de ce pénible récit. Son auteur est un critique et un pessimiste.

La rédaction félicite chaleureusement Biner, le champion du collège, Viola, le champion du Slalom des Grands, et Monnay, champion du fond et du combiné des Grands. La distribution des prix fut faite au réfectoire par M. le Directeur.

Frères sportifs (!!) le souvenir de cette magnifique journée restera gravé dans nos cœurs. Vous n'êtes pas convaincus ? Adressez-vous à Formaz. Il vous dira que s'il n'y avait pas eu de portes, s'il n'était pas tombé, s'il avait été seul à courir il aurait, certes, été vainqueur, et que si... si... et si..., son frère

aurait fait le meilleur temps de l'après-midi. Honneur au courage malheureux !

Dès qu'on parle sports, ne voyez-vous pas automatiquement une image qui nous est chère à tous : le chanoine Terraz, debout sous l'affichoir, drapé dans sa vaste cape, tel un empereur romain. On prétend que le Chapitre lui aurait exprimé le désir de faire partie de l'A.S.C.A.

Il y a même une chance pour que la commission scolaire en fasse un jour autant. Les inspections seraient moins inattendues que celle qui vient d'avoir lieu. En effet, elle nous tomba dessus quand personne n'y pensait plus, sauf, peut-être, certains malins qui auraient remarqué, il y a quelques jours, un petit air « début de trimestre » : vous savez bien, quand les employés de la maison cirent de plus près les parquets, et les chanoines, leurs souliers.

Est-ce en prévision de cette visite scolaire que le réveil de mon voisin de cellule, oiseau nocturne et naturaliste distingué, partit un matin avec plus d'une heure d'avance ? Son propriétaire employa, dit-on, cette veille supplémentaire à écrire un traité sur la métempsychose. Voici ce que j'y ai relevé d'intéressant : selon lui, le chanoine Alliman aurait été un pigeon dans sa première vie, le chanoine Terraz un colleur d'affiches, le chanoine Zarn une seiche, Francillon un mammouth, Viscardi une chouette et C. Lorétan un chat de gouttière. Il croit pouvoir affirmer pour plusieurs raisons que Gressot et Felley auraient été deux frères siamois, M. Glassey et Bouchardy deux frères de lait, Humair un vieux marquis radotant (voir dictionnaire historique de la Suisse), le chanoine Pasquier serait une réincarnation d'un général qui répondit aux Anglais par cinq lettres, et Exhenry celle de Don Juan.

Faut-il ajouter foi à ces théories ? Il vaut mieux, comme dit la chanson, n'y penser pas, n'y penser pas, n'y penser pas trop, et pratiquer la charité chrétienne, comme on le fit pour nous par trois fois ce trimestre. Trois fois, au lieu de la sonnette grinçante et du traditionnel : « Allons, là, debout, c'est l'heure », une ravissante musique, quasi céleste, nous tira petit à petit de nos songes. On s'habillait en mesure, on se lavait en cadence, le chanoine Gianetti même esquissait quelques entrechats. Vous nous fîtes, cher surveillant, en adaptant un haut-parleur à votre pick-up, la plus délicieuse des surprises.

On nous gâta vraiment en musique ce trimestre. Grâce aux Jeunesses Musicales, nous avons eu la joie d'entendre les grands artistes que sont Jacqueline Blancard et Ellen Benoît dans un concert commenté par M. Emile Vuillermoz : belles heures, où nous sommes partis à la recherche des paradis perdus de l'enfance. Au baisser du rideau, Margot et Schupp offrirent des bouquets aux jeunes « quatre-mains » avec une raideur qui nous fit pressentir le prochain départ du professeur de gymnastique.

Hélas ! toutes ces impressions mélodieuses furent effacées par un hurlement de frayeur qui parcourut la Grande Allée un mercredi à cinq heures. Un gros cheval, venu là pour amener

du sulfate, s'échappa en gambadant à travers la cour. La panique fut générale. Surveillants et élèves, fous de terreur, criaient, couraient, sautaient dans toutes les directions. Le cheval, effrayé par un tel tapage, fit de grands bonds. Ce qui porta la peur à son comble. On se mit à grimper aux arbres, sur la voie, le long des murs. Quand le monstre fut enfin maîtrisé, chacun (même celui-là qui descendait d'un platane) prit un petit air crâne et vaillant.

Les hommes ne font pas les malins avec les animaux plus gros qu'eux : si seulement ils agissaient de la même manière avec les plus petits, une des jolies coutumes de la maison ne serait pas en train de disparaître. Fuyez, fuyez, gracieux oiseaux, si familiers, si attachants, vous qui semblez prendre un peu de vos rêves dans vos ailes d'azur. Fuyez, un Chapitre cruel a voté sans sursis votre condamnation à mort par contumace. Vous êtes reconnus coupables d'un crime prémédité : vous avez sali les toits d'une abbaye royale. Pauvres petites bêtes innocentes, il vous était pourtant bien difficile de faire autrement. Peut-être aussi est-ce tout simplement parce qu'on manque de viande dans les cuisines ? A votre tour de nourrir ceux qui vous nourrissaient.

La chasse a déjà commencé depuis longtemps. Plusieurs fois par jour, de violentes détonations déchirent les airs. On respire alors une forte odeur de poudre dans toute la maison. Et, si l'on sort, un affreux spectacle nous serre le cœur : dans un coin de la cour, un pigeon tout en sang, ses beaux yeux doux à demi fermés, agonise en silence. Et, là-haut sur les toits, semblable à un héros cornélien, un tout jeune petit chanoine, charmant et blond, brandit un vieux pistolet XVIII^e siècle qui fume encore.

Pierre de WERRA, rhét.